

**Hester Knibbe**

**Choix de poèmes tirés de *Inzake dit huis* (2020).**

**Traduction : Kim Andringa**

pp.14-18; 28-33; 37-38; 42-45; 66-68

## PARMI LA MASSE

\*

Il y avait la femme en chapeau au regard éploré  
le boiteux en haillons, amoureux transitoires, hommes  
en gris du bleu au-dessus et ils

passaient. Un enfant exultait en désignant du doigt, dans l'air  
flottait une ébullition un bruissement à décrocher la lune  
sans répit ni repos. Au ciel

cela ne faisait rien, marchant dessous nous vîmes  
un trou dans le sol et dans ce trou un autre par où  
s'engouffrait l'eau : un puits de disparition

qui nous désignait et il y avait  
un homme accroupi lisant dans un très vieux  
livre, il semblait absorbé avec comme un âme. Nous

promenions projets programmes un objectif, pas une  
journée à gâcher et il y avait un garçon au bras  
chargé de petits oiseaux noirs. Il les flattait parfois.

\*

Il y avait un vieux Chinois qui balayait la rue  
et un homme boucané par le soleil femme itou et un yacht

blanc démesuré. C'était une journée joyeuse, le long de l'eau  
l'on paressait comme si la vie allait continuer

son clapotis. Nous passions dans des rues remplies de flots  
pressés en route vers quelqu'un ou quelque chose et

un cul-de-jatte squattait  
près d'un mendiant. Dans un parc une dame marchait

tenant une orchidée écouteurs dans les oreilles le regard  
tourné vers les nuages, une fille chantait et un garçon

faisait de la musique et un autre tandis que la foule autour  
ne s'arrêtait pas. Derrière des arbres poussait une paroi de verre

et entre-temps un homme battait  
et rebattait fébrile ses cartes au-dessus d'un journal.

\*

Nous rincions la poussière de la ville de nos corps  
et ne redevenions pas neufs.

Dormant, nous réveillant, nous étions étendus là  
comme de tout temps en nous-mêmes.

Reprenant simplement là où nous en étions  
restés, nous n'avions pas de temps

à perdre dans l'agitation de  
deux yeux oreilles bras jambes et une tête

qui réclamait sans cesse du rabiote et un corps  
qui se plaignait : fatigué et délivre-moi

de la poussière des rues arpentées le long  
de l'eau le long des vitrines clinquantes, débarrasse-moi

du dépôt qui colle sur la peau, lave  
mon cerveau avec un sommeil sans rêve.

\*

Il y avait des gens, tant de gens et chacun  
avec son rêve en tête. Des caboches

brimbalantes y rôdaient et derrière les fenêtres aveugles  
d'immeubles élancés on vivait aussi avec un même désir

charnu. Dans la rue un homme harassé poussait  
une charrette remplie de déchets il avait tant d'ordures

à trimbaler qu'il rêvait de léger de sans  
poids. De toutes parts multiloques

cacophoniques, compris fut un rappel mais nulle  
embrassade fouguese ni homicide, une sorte de paix

grisante flottait dans l'air, on se prenait pour un  
parmi tous et l'on semblait avoir décidé de ne pas laisser

gâcher sa joie. Un enfant passait qui commençait à peine  
son départ, il se servait avec brio de ses bras comme ailes.

\*

Il vit tant de personnes dans cette ville  
qu'il y a trop peu de bonheur pour chacun bien trop

peu de bonheur pour tous. Ainsi l'on y trouve  
tordus et boiteux et misérables  
aux mains tendues. Une femme

y va, un enfant sur le bras et  
l'enfant veut une vie remplie de charme. Mais

il y a trop de mères aux sacs pleins trop  
dans un dénuement gênant et il y a trop peu de fortune  
dans les rayonnages pour chaque nouveau-venu.

## ORGANIQUE

\*

Ce que m'apprend le journal : la mouche est  
une bombe bactérienne et nous

n'avons pas la conscience propre. J'envisage  
donc une moustiquaire incline humblement

la tête vers le nombril, investigate si c'est là  
que ce trouve mon défaut et décide :

c'est dû à la pince aux ciseaux qui me coupèrent d'attachement.

Depuis, les mains les pieds me cuisent  
je dois traverser la fange connais la terre

et l'étouffement, je suis  
un vase lesté de sang plein d'inconfort. Ne me faites

pas encore désapprendre le petit désir de l'ancienne  
soif de souffle.

\*

Sans craindre la crasse je caresse mon bien-aimé  
même s'il se commet avec la terre

et les étrangers que son corps est une petite planète  
peuplée de milliards de microbes. Moi aussi

je suis habitée, avec nos peaux nos poils nous frottons  
l'une contre l'autre des tribus entières créant

des transfuges. Puis nous revenons  
au lieu commun remplissons

avec circonspection des bols de nourriture chassons  
moustiques et bourdons par la fenêtre louons

le charme riant de la nature  
et la durée de la mouche éphémère.

## HOMME, CHIEN

\*

Homme. Il est à la fois berger et chien dans la vallée  
des dieux. Son troupeau de vingt têtes broute

tranquille vorace et docile comme une brebis  
et une brebis peuvent l'être. Il les dirige

*zzjuhhss* et bête après bête se laisse avec insouciance  
chasser vers un autre coin à pâture, même  
brebis noire prête l'oreille

à celui qui dispose. Berger et chien  
se tient là d'une pièce les deux pattes et houlette

au sol. – Etre brebis, de temps en temps  
un coup sur le cul mais la tête reste sauve –



\*

Plus bas les simples chiens. Leurs chants matinaux  
vespéraux et nocturnes remplissent la vallée. Parfois

l'un d'entre eux pleure à cause du beau  
triste, par exemple quand un dieu

doit rendre l'âme, que quelqu'un  
est flanqué dehors. Mais l'après-midi

flemmards ils rêvassent ou quémangent  
quelque pitance, d'un œil lorgnant déjà

le soir et sa pagaille débridée,  
la queue entre les pattes ou

remuante, la gueule ouverte par brefs à-coups  
donnant de l'air au corps, à cette seule chose

que chacun possède dans la vallée, dans  
n'importe quelle vallée.

\*

Chien a désappris à courir, couché  
tête sur les pattes, attend pressent déjà l'issue.

Il aboie, puis tousse enrôlé mais vous ne l'entendrez pas  
pleurer, on lui donne encore à manger, il y a encore  
cette main qui lui flatte la tête. Chien

connaît la vie au ras du sol bien mieux  
que celui qui commande : quatre pattes donnent

une vision plus solide des lieux terrestres  
peu praticables. Il attend, aboie, tousse  
douloureusement satisfait.

\*

À quelle heure l'homme est-il mort ?

Les horloges indiquaient toutes une heure différente  
et une était arrêtée et une autre s'emballait.

Lorsqu'il s'allongea, le vieux, le chien aboya  
trois fois, puis toussa avant de poser  
sa tête dans la main immobile.

L'on avait bien entendu aboyer  
mais personne qui s'en soucia donc combien de temps  
ils restèrent là, souffle suspendu, quand

la volonté eut quitté leurs corps, impossible à savoir. – Si  
paisibles une fois leurs oreilles fermées à tout  
étonnement audible –

## MOINE MENDIANT

Il est versé en karma et au moins autant  
en ce qui se mange. Il a conscience

de sa chair, porte sans effort  
le plateau chargé de dons, se présente  
déjà en esprit le petit-déjeuner

le goût des fruits des légumes  
et de la bête. Il se met au service de

l'homme et de ses offrandes, sa tâche  
s'achève quand son plateau est rempli.  
Ora ora ora !

## ODE

Sacrés le pêcheur, le ramasseur de moules, l'homme  
qui scia le bois pour en faire table et siège.

Sacrée la femme aux assiettes posées sur la table  
qui aiguisa les couteaux frotta les verres. Sacré

l'homme qui tailla la vigne  
cueillit les raisins et sacré l'enfant

qui sauta et dansa pieds nus dans des cuves  
remplies de raisin. Sacrés soleil pluie terre

qui firent que tout cela fut.

## PETIT ANIMAL

\*

Ça commence par le cœur : petit animal palpitant en recherche  
d'une bouche pleine de promesses. L'homme

dont j'explore le corps à tâtons, dont j'épie le jargon  
silencieux, est dans son champ sarcle la donneuse  
repreneuse. Nous revendiquions qu'à

chacun le même cubage  
d'air soit alloué. Tomba

à ma droite un enfant qui ne parvenait plus  
à respirer, à ma gauche un père  
une mère aux poumons fragiles qui

tinrent longtemps. Mon bien-aimé se redresse, scrute  
comment font les oiseaux : planer sur la convection

des saisons. Il nous reste le tendre  
fourbi rassemblé, sans cesse complété. Oui  
ce sont toujours cette bouche étonnamment

séduisante et ce petit animal  
palpitant dans la cage thoracique.

\*

Quand il lit, il paraît fermé, replié sur lui-même, je vois  
presque l'écriture en miroir dans ses yeux ou  
un monde à l'envers. Il

disparaît dans un calme qui est trompeur  
quand peut-être simultanément en noir sur blanc  
quelqu'un se fait assassiner jeter par-dessus bord tandis

que Schubert résonne dans la pièce et que je  
devine de la douceur dans la main qui

se referme en un poing protégeant les lignes  
de la paume. Comme s'il maniait une épée.

\*

L'amour rôde-t-il dans la tête  
ou bien dans le cœur ? Biffez le cœur oui oui

l'amour aussi disparaît évidez la tête  
l'affection se barre. Il ne me resterait rien

qu'une chanson sur un tonneau engoncé  
dans ses cercles, surmontant  
deux jambes de chaque côté un bras

un globe par-dessus (yeux nez oreilles  
on les imagine) et dans lequel doit résonner

un hocus pocus pour que le tonneau s'anime  
enlace amoureusement.



\*

J'ai un amant qui m'épèle entre les  
lignes. Il présuppose, non lit que j'ai

un corps chaud de lui-même avec  
de petits mouvements inquiets une tête un cœur

et une raison que je débranche parfois.  
Nos silences ne se veulent pas bêtes silences quand

entre les lignes se perd  
une phrase nous cherchons tant

dans les coins reculés des bras des jambes qu'à  
la fin un aha ! triomphant réciproque

fasse renaître une alliance  
entre ce qui est et ce qui n'est écrit.

## BERCEUSE

\*

Il y a une maison, un enfant fiévreux et de désir  
une petite chanson. Il y a

une grange avec une voiture à cheval, un pré jusqu'à l'horizon  
et des routes qui mènent vers

une vision de paix. C'est  
l'hiver un hiver morne au poêle chargé de bois, la bouillie  
sur le feu, assiettes vides sur la table. On attend

assis en silence et l'enfant voit  
sur l'évier un couteau qui brille  
parmi des restes crasseux.

\*

L'enfant montre le couteau, quelqu'un dit  
non, console l'enfant prend la bouillie sur le feu  
mais l'enfant fait non, montre le couteau. Quelqu'un

se lève, saisit le couteau, va vers l'enfant

\*

Biffe le couteau, le couteau émoussé  
aiguisé, nourris l'enfant le maigrichon dodu et

mets-le au lit. Attelle le cheval à la voiture  
il y a du sommeil dans l'air, tant de sommeil  
sordide endormi que ça scie

les mouvements et le souffle. Alors  
hop descends dans la rue passe un carrefour prends  
une allée de traverse, biffe le mot le plus fort biffe le non-sens de

parti. Berce tout doux tout doux l'enfant le vieil  
enfant maigrichon dodu.